

L'enquête ouvrière militante.

Analyse du mouvement de classe et nouvelles formes d'une subjectivité collective prolétarienne en France-Italie au XXème siècle

Séminaire du GRM 2011-2012 (première Section)

Le « matérialisme » dont notre démarche s'inspire consiste surtout à mettre en évidence les conditions toujours hétéronomes de la réflexion théorique et de l'orientation politique. C'est pourquoi nous ne croyons pas qu'une pensée contemporaine de l'émancipation puisse faire l'impasse sur le corpus textuel, conceptuel, organisationnel et discursif des séquences politiques du XIX et XX siècles¹ - ces séquences étant toujours à saisir dans la double inscription des discours et des concepts dans la pratique politique et de la pratique politique dans les textures discursives de son (auto-)réflexion.

Telle est la leçon que nous tirons de l'expérience ouverte par l'œuvre de Marx et continuée dans et par la tradition marxiste, avec ses mutations, ses coupures, ses dérives, ses recouvrements, emprunts, distances et zones d'indiscernabilité vis-à-vis des courants non-marxistes (anarchisme, anarcho-syndicalisme, etc.) – une tradition que Louis Althusser nous a appris à lire surtout en ce qu'elle a d'illisible. Mais cette expérience nous livrerait une leçon incomplète si elle se limitait à nous rappeler l'impureté de la théorie, sa *surdétermination* par la politique ; car ce que nous apprend le corpus que nous avons choisi d'étudier est également la surdétermination nécessaire de la politique par des conditions historiques qui ne peuvent jamais être épuisées par les stratégies, les institutions, les mises-en-forme idéologiques et organisationnelles – conditions dont l'excès irréductible représente à la fois la limite des politiques d'émancipation, mais aussi leur possibilité d'investir l'ensemble des rapports sociaux et des sphères de l'existence humaine, au lieu de se borner à la logique restreinte d'un domaine spécialisé, voire d'un savoir d'experts et de professionnels.

Dans la détermination par Marx de la structure du monde moderne, ces conditions que la politique ne peut épuiser sont d'abord données par la *mode de production capitaliste* et par sa relation au *prolétariat*, sous la condition d'une axiomatique qui établit que le rapport entre le capital et le prolétariat est le lieu où se joue l'effectivité du communisme – ce nom de l'émancipation qui a marqué le XX siècle.

Si nous répétons ce court catéchisme, ce n'est pas pour revenir à une supposée évidence des points minimaux requis par le salut de l'âme – bien que leur oubli ait tellement appauvri la pensée et la pratique qu'on pourrait presque parler d'un péché contre l'esprit à propos du paysage intellectuel des dernières décennies. Au contraire, nous rappelons ces points non seulement pour les questionner par-delà toute « évidence » présumée (dont personne aujourd'hui ne saurait disposer), mais surtout pour montrer que, malgré leur allure axiomatique et principielle, leur rôle dans le corpus que nous étudions a été moins celui du présumé inquestionné que celui du défi permanent posé par un point d'hétéronomie par lequel la politique rencontre son historicité « matérialiste ». Autrement dit, nous voulons nous confronter à la double hétéronomie que posent, d'abord, la distance creusée par ces points - qu'aucune politique aujourd'hui n'articule – entre notre situation et le passé récent ; et, ensuite, les torsions et les contraintes, les glissements, les clivages et les recouvrements qu'aux acteurs politiques du XX siècle furent imposés par les implications matérialistes de leur propre décision politique. Bref, notre but est d'étudier les sites où la politique d'émancipation que fut le communisme a rencontré, guidée par l'impératif d'une fidélité à ses conditions, la question du statut et de la nature du prolétariat.

¹ Cf. l'Editorial du premier Cahier du GRM, *Penser (dans) la conjoncture*, <http://www.europphilosophie-editions.eu/fr/IMG/pdf/grm-cahier1-1-edito.pdf>

Qu'est-ce que « le prolétariat » ? Et d'abord, de combien de noms dispose-t-il ? Prolétariat, classe ouvrière, classes laborieuses, travailleurs, salariés, classes populaires... tous ces « noms divins » sont-ils équivalents ? Et s'ils ne le sont pas, par quelles différences se distinguent-ils ? Pour se limiter au corpus marxien, le prolétariat du *Manifeste* est-il la même chose que la classe ouvrière du *Capital* ? Et quel rapport relie la classe qui n'a plus rien à perdre, qui est entièrement dépossédée, au travailleur collectif évoqué dans les passages les plus visionnaires des *Grundrisse* et du *Chapitre VI Inédit* ? Quel rapport entre le travailleur-démiurge des *Manuscrits* de 1844, dont la condition est celle de la perte de l'objet, et le travailleur « réellement subsumé » du *Capital*, qui n'existe que dans et par un collectif organisé qui est, lui, condition de toute objectivation sociale des activités humaines (si bien que la puissance collective desdites activités ne peut se développer que par l'éclipse de toute relation immédiate d'appropriation des conditions sociales du travail) ? Quel rapport, finalement entre le prolétariat « conscient », sujet du dépassement du capitalisme, et les prolétaires empiriques, soumis à la conscience « tradeunioniste » - *qui est leur propre conscience* de prolétaires, séparée, et opposée, vis-à-vis de celle du prolétariat ?

Au cours de l'histoire du positionnement de la pratique politique par rapport au prolétariat, peu de ruptures auront eu l'importance du geste de Lénine en 1902 – le prolétariat est divisé et cette division est un *fait de structure* ; le processus de la pratique politique consiste à intervenir dans cette division pour opposer, dans le prolétariat, sa destination de classe à ce qui, à même son existence immédiate, lui fait obstacle. Ce geste fixe un paradigme de la rencontre entre la politique communiste et ses conditions d'effectuation – il scelle un destin, un « envoi historique » du communisme, dont les conséquences marqueront le XX^e siècle. De ces conséquences, nous avons maintes fois rencontré et repris les critiques les plus radicales : critique de la concentration de l'initiative politique dans l'appareil du parti ; critique de la division du travail politique entre dirigeants et exécutants ; critique du mimétisme du parti vis-à-vis de l'Etat (ce qui est indissociable de ladite division du travail inhérente à l'Etat comme « appareil séparé »)... critiques, en somme, adressées à ces aspects du dispositif léninien qui, dans la pratique et la théorie bolcheviks, puis tiers-internationalistes, finira par jouer le rôle d'une contre-tendance vis-à-vis du processus égalitaire dont « communisme » est le nom.

Mais les critiques de la logique immanente aux appareils politiques ne sauraient suffire à représenter un contre-mouvement d'invention politique sans incorporer un retour au réel du prolétariat, des tentatives de ré-interroger le statut et la réalité des porteurs supposés du processus communiste ; sans affirmer le primat, ou la « centralité », du moment excédentaire et hétéronome de la politique contre l'autonomisation vicieuse, parce qu'inégalitaire, du moment organisationnel et « spécialisé ».

Les moments de « retour à la classe » - à ses conditions, à ses dires, à ses luttes, et à son indisponibilité à lutter, ou à lutter de la façon que les dirigeants politiques supposent comme la plus adéquate – ont été, au cours du XX^e siècle, caractérisés par un recours particulièrement radical à *l'enquête* comme opérateur d'un processus politique et d'une relation entre militantisme et classes sociales, par-delà les limites de la simple recherche sociologique, pour viser une transformation, voire une conversion (au sens littéral de ré-orientation de l'esprit), du mouvement ouvrier à partir du bilan de ses impasses. Par ce mouvement de « retour » au concret de l'existence prolétarienne, des tentatives ont pu voir le jour de repenser entièrement le sens de notions telles que « dictature du prolétariat », « organisation », « lutte de classes » ; et des analyses nouvelles ont été élaborées portant sur le mode de production capitaliste, sur sa dynamique interne, sur sa capacité à transformer les formes de la vie collective et à assimiler les oppositions. L'enquête a donc contribué puissamment à mettre au centre du

discours marxiste, néo-marxiste ou post-marxiste, non seulement la critique des formes traditionnelles du militantisme, mais surtout la polarité entre le Capital comme révolution permanente et cage d'acier, et la Classe comme lieu irréductible et virtuel d'une constitution différente des rapports sociaux.

Les expériences d'enquête ouvrière militante que nous analyserons au cours de la première Section du Séminaire du GRM 2011-2012, seront des expériences localisées entre France et Italie, ces deux pays représentant les contextes européens où le processus (auto-)critique du marxisme a connu la plus grande articulation à la transformation effective de pratiques politiques de masse : ce qui implique une ré-élaboration du rapport de la théorie et de la pratique, par un jeu de décentrement(s) des pratiques qui traditionnellement en incarnaient les instances de pouvoir dans le rapport inégal Parti/classe, déterminé hiérarchiquement par la distinction dirigeants/exécutants. Sous les conjonctures qui nous intéressent, ces axes n'ont pu se formuler qu'en lutte directe, formelle ou informelle, contre les conditions matérielles, n'être réfléchis que par une pratique revendicative quotidienne, qu'être la production d'un processus d'autonomie du prolétariat. Parler d'une ré-élaboration active du rapport entre la théorie et la pratique, par une praxis émancipée, impliquera alors de ne plus penser l'enquête sous les modalités objectives et techniques d'un savoir, établi préalablement ou acquis, fût-il de façon fragmentaire ou partielle. Au schème du savoir, comme moyen et comme fin de l'enquête, doit se substituer une praxis politique, c'est-à-dire une compréhension active entraînant une transformation consciente du réel et inversement, ce que seule l'expérience prolétarienne peut réaliser. Une expérience qu'il s'agit d'interroger sous des angles différents et à partir de ses « lieux » effectifs de constitution : la production, l'atelier, l'usine, que cela soit dans l'acte même du travail que dans les rapports de production où le travail s'effectue (impliquant une analyse du processus du travail fordiste et tayloriste, mais aussi une mise en cause des implications subjectives dudit processus, telles qu'elles ressortent des travaux « classiques » ou contemporains en psychologie et sociologie du travail).

L'établissement et le « cas » du maoïsme en France furent analysés par un biais partiellement différent dans notre Séminaire; il s'agit de prolonger ces analyses par l'étude d'autres expérimentations, que la « Séquence rouge » italienne et différentes séquences françaises nous fourniront : notre visée consistera à interroger l'enquête théorisée et pratiquée par les *Quaderni Rossi* et par d'autres groupes militants dans les différentes phases de la « Séquence rouge » ; l'expérience théorique et pratique de *Socialisme ou Barbarie* ; le syndicalisme français des années 30, où Simone Weil joua un rôle ; et encore les critiques de l'Organisation Scientifique du Travail. Mais il s'agira pour nous également d'essayer de toucher à des pratiques contemporaines d'enquête, tant dans le domaine plus proprement politique que dans celui de l'étude des conditions subjectives du travail.